

EDITO



En cette période particulière où les choses semblent nous pousser à revenir à l'essentiel, je suis particulièrement heureuse de voir renaître le journal « Encre de Shin ».

L'aventure avait commencé en 2004. Après quelques années au service communication de la Fédération Française de Judo, je venais de m'installer dans les Alpes Maritimes et j'ai repris contact avec Jean-Gérard Guarino. Il avait été mon professeur à l'Université de Nice et il était à l'époque président du Conseil des Ceintures Noires du 06. Cette [re]rencontre a fait émerger un projet : une revue qui traiterait de multiples sujets abordés en profondeur avec pour lien commun l'esprit, les valeurs et l'histoire de notre discipline.

19 numéros ont ainsi vu le jour entre 2004 et 2013, tous d'une grande richesse. Encore aujourd'hui, il arrive que certaines personnes qui officient dans des structures nationales du judo puisent leur inspiration dans ces numéros. Ce partage qui perdure est toujours une grande joie car il nous montre que notre intention avait du sens.

C'est pourquoi, je tiens à remercier sincèrement Robert Tendil, qui était déjà partie prenante de la première aventure, d'avoir rallumé la flamme.

Que l'encre du Shin coule encore et toujours !

Anne-Claire GOURMELON
3^{ème} Dan

RENAISSANCE



Le numéro "0" d'encre de Shin dont la parution date de janvier 2004, le numéro "18" qui sera le dernier date de mars 2013.

Suite à mon retour dans ma ville de LYON, la publication sera arrêtée, abandonnée, oubliée ? Non mais simplement en sommeil. Je vais vous citer un poète et écrivain brésilien, Paolo COHELO *"Il n'y a qu'une chose qui puisse rendre un rêve impossible, c'est la peur d'échouer."* Peur d'échouer en essayant de relancer "encre de Shin" ? Non et ceci grâce à l'encouragement de Anne Claire GOURMELON et Jean-Gérard GUARINO, qui me soutiennent dans cette tâche et qui participent activement à la RENAISSANCE d'encre de Shin, grâce également, et je vais les en remercier à Valérie, secrétaire du Judo Club Rhodia Vaise et à Jean-Louis BOSCH, l'emblématique Président du JCRV, mais aussi à tous les auteurs d'articles qui vont apparaître dans le numéro "19". Je cite Jean-Pierre TRIPET 8^{ème} dan, Guy DELVINGT 8^{ème} dan, Michel CHARRIER 8^{ème} dan, Bernard GIRERD 7^{ème} dan, Guy SMAILI, Marc PERARD, Pascale PIERROT-CRACCO tous trois 6^{ème} dan, Pierre BLANC 7^{ème} dan, Jean-Pierre MORATO 5^{ème} Dan, Anne-Claire GOURMELON 3^{ème} dan pour l'édito, Jean-Gérard GUARINO 5^{ème} dan pour son quartier libre et Fred 5^{ème} dan et Jean-Louis BOSCH 2^{ème} dan.

Cette revue sans prétention a pour but premier, de donner la parole à chaque judoka, c'est aussi de parler des valeurs intemporelles du judo qui sont les nôtres dans ces temps difficiles.

Pour terminer avec une note d'espoir : que le numéro "19" ne soit pas le dernier, et en vous donnant rendez-vous en 2021 pour le 20^{ème} bulletin.

Une dernière citation de Sir Winston CHURCHILL
"Réussir c'est aller d'échecs en échecs sans perdre son enthousiasme"

Robert TENDIL
6^{ème} Dan



Les couleurs du Haut Gradé

Quelles significations donner aux couleurs noir, blanche et rouge des ceintures au judo ?

Ces propos n'ont pas l'ambition d'une monographie, mais de donner quelques pistes de réflexions sur le grade et ses couleurs.

L'habitus utilisé en Judo, lorsque que l'on demande le grade à un judoka, il répond ceinture noire x dan, il est rare que la réponse soit pour le 6^e Dan, ceinture rouge et blanche 6^e Dan, on reste toujours ceinture noire.

Il est évident que l'impact de la gamme chromatique des couleurs des ceintures en judo donne du sens à la compréhension du parcours dans les grades, comme les couleurs pour les compagnons du tour de France. La ceinture peut être brodée de plusieurs motifs, en français ou en japonais : le nom du récipiendaire, les barrettes du grade, le nom du professeur, les logos de la CSDGE, de la Fédération, du Kodokan, du club.

La ceinture blanche¹

Couleur de la pureté et de l'innocence, elle représente le but à atteindre celui de la sagesse, couleur de la lumière spirituelle, mélange de toutes les couleurs du spectre lumineux, c'est la couleur du nouveau départ de celui qui va changer de statut. Couleur essentielle dans les rites de passages où s'opèrent les mutations de l'initié.

Le blanc sera omniprésent tout au long du chemin du haut gradé, c'est « **l'un dans le tout** », « l'hen panta » des néoplatoniciens.



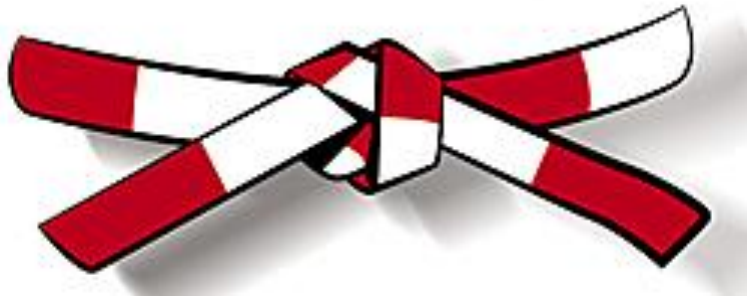
La ceinture noire¹

Contre couleur du blanc, c'est celle du deuil profond, de la mort, couleur du renoncement à la vanité de ce monde, couleur de l'humilité, de la terre fertile, de la fécondité, et de la renaissance. Elle représente le passage de l'ombre à la lumière. C'est dans le noir de l'obscurité gestatrice, que le rouge symbole du feu et du sang, et que le blanc symbole de sagesse donnent naissance à l'homme universel.



La ceinture rouge et blanche¹

Au Japon, l'association du rouge et du blanc, savant mélange de la tempérance et de l'action, représente le bonheur. Deux couleurs emblématiques que nous retrouvons dans le symbolisme du Ying et Yang. Cette ceinture signifie que rien n'est définitivement acquis.



La ceinture rouge¹



L'ocre rouge, oxyde de fer, utilisée par l'homme préhistorique et par l'homme de Néandertal est dans la mémoire collective l'une des couleurs fondamentales. Symboliquement, elle représente la vie par son analogie avec la couleur du sang, de l'énergie, de la vitalité, du feu. Elle est aussi la couleur de la planète Mars qui gouverne les hommes d'actions et de l'homme universel, elle est aussi dans la symbolique populaire la couleur de l'amour.

Pour un haut gradé, elle signifie le don de soi.

La signature culturelle du judo

« Si tu diffères de moi mon frère, loin de me léser, tu m'enrichis », cette citation apocryphe d'Antoine de Saint Exupéry souligne toute la philosophie de la progression dans les grades.

Tous les judoka ceintures noires sont égaux, l'égalité n'est pas une opposition au respect de la hiérarchie au sens « sacré-séparé ». Les grades sont une progression par étapes qui produisent des changements d'états reposant sur l'étude des valeurs du judo qui améliorent les qualités humaines du pratiquant.

Pour le judoka ceinture noire, cette progression repose sur la pratique fondamentale du judo que Jigoro Kano a défini par quatre piliers que sont le randori, le kata, le mondo et le kogi, cela constitue l'enseignement général du haut gradé. « Parce que transmettre uniquement de la technique, ce n'est pas une transmission. La transmission est un mouvement plus global qui exige de se mettre à l'écoute de l'autre » nous dit l'Anthropologue Bruno Etienne.

Le grade ne donne aucune fonction au judo, il signifie que celui qui en est porteur a la reconnaissance de ses pairs et définit ses degrés de connaissances, en quelque sorte son cv ou son passeport judo, avec l'impérieux devoir de les transmettre. Cette transmission intègre autant le travail sur la matière (technique, randori) que celui sur l'esprit, Shin, (kogi, mondo) et sur soi « creuse au-dedans de toi ² » nous invite Marc Aurèle. Ses différents grades ne concèdent pas plus de droits mais obligent à plus de devoirs.

Le grade participe à l'organisation structurelle de la méthode judo au sens où les anthropologues l'entendent, dans la pratique de nos cérémonies (Kagami, passages de grades, cours), rite dont l'origine du mot sanscrit rita signifie agencement, structuration, ce qui est conforme à l'ordre.

La transformation et l'évolution du haut gradé s'opère symboliquement par les passages à différentes couleurs de ceintures. C'est ce que Jigoro Kano souhaite par la méthode judo : voir développer par le pratiquant, expérience, connaissance des savoirs primordiaux qui nous viennent du passé et tendent vers l'avenir.

Des temps de passages entre les différents grades pourquoi ? Le grade n'est pas uniquement une valeur sportive ou technique, il a un impact sur le développement de l'empathie, stimule les qualités d'écoute, encourage l'engagement pour les autres, aptitudes essentielles du progrès. Albert Camus nous dit « un homme se juge toujours à l'équilibre qu'il sait apporter entre les besoins de son corps et les exigences de son esprit ³ ».

Le haut gradé est comme sur le fil de la lame du Katana entre le noir, le blanc et le rouge, il doit s'appliquer à l'étude des valeurs symboliques que représentent ses couleurs qui le mèneront progressivement sur la voie de l'harmonie.



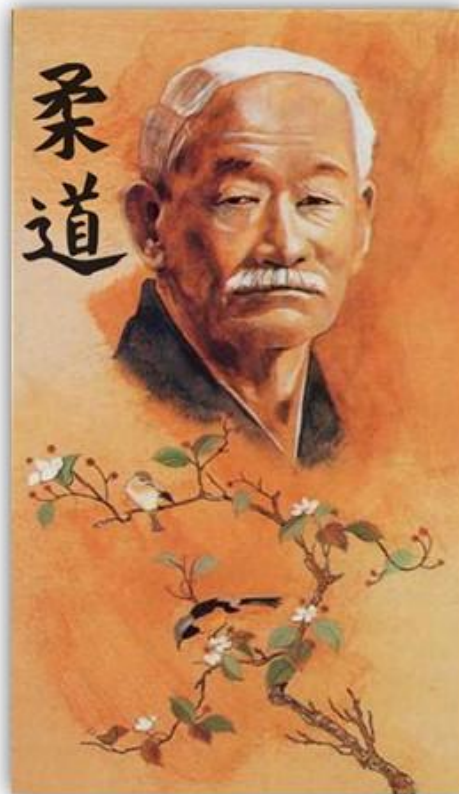
Certains opposent tradition et modernité et instillent le ver de l'équivoque dans la pomme du savoir, en oubliant que dans modernité il y a innovation, c'est-à-dire comme le souligne la scientifique numérique Aurélie Jean « ce qui va améliorer la qualité de vie de l'humain, du vivre mieux ensemble ».

Comme nous avertit Michel Desmurget⁴ docteur en neurosciences « Il faut vivre avec son temps, nous dit-on ? C'est incontestable. Mais il faudrait prévenir notre cerveau que les temps ont changé, parce que lui n'a pas bougé d'un iota depuis des siècles ». Faut-il à la fertilité du sport, de la pensée et de la culture les remplacer par la stérilité pernicieuse des écrans ?

L'Homme ne naît pas judoka, il le devient uniquement quand il aura accompli la quête de la connaissance technique (randori, kata) par la transmutation de l'esprit Shin, Kokoro (mondo, kogi). Cette méthode assure la diffusion du patrimoine technique et spirituel aux générations futures.

Les vertus du judo transforment le ceinture noire en développant ses émotions, par sa quête de la recherche du geste technique idéal, il développe un peu comme dans l'Enchaînement des Causes, les premières formes de la connaissance - le toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et l'esprit. La palette des couleurs du haut gradé renforcent sa rhétorique éthique du judo, à la manière que nous signifie Roland Barthes « d'un métalangage (qui prend la parole comme objet) ». Le haut gradé se doit d'évoluer sans jamais dissocier ces couleurs, comme dans l'arbre de vie ou tous les chemins se rejoignent.

La pureté ascétique de l'œuvre au blanc conjugué à l'œuvre au rouge, en passant par le noir, font du judo une science de la vie, véritable alchimie, qui transforme le corps et l'esprit « le Grand Œuvre », ce que Jigoro Kano appelle « le Grand Judo ».



Qu'est-ce qui fait les couleurs du haut gradé ?

« C'est ce rien qui peut tout »



Jean-Pierre TRIPET
8^e Dan

Vice-président FFJudo, chargé de la Culture
Membre de l'Académie Française de Judo

1 Dictionnaire des Symboles et Encyclopédie des symboles

2 Marc Aurèle, Pensées pour moi même

3 Albert Camus, la mort heureuse

4 Michel Desmurget, La fabrique de crétin digital

5 Christian Bobin,

Bonjour à tous

C'est avec une très grande fierté que je prends ma plume pour coucher quelques lignes dans la revue Encre de Shin.

Robert je te félicite pour l'ensemble des ces revues empreintes dans le temps de notre discipline et je te remercie de m'avoir sollicité pour cette édition.

Le sujet que je vais me permettre d'effleurer, traite de l'association du Judo Jujitsu, art martial, à l'art musical et plus particulièrement la rythmique musicale au service du judoka.

Dans le cadre de ma contribution pour obtention du 8° Dan il m'a semblé intéressant de travailler sur la « musique du mouvement » : Lorsque l'on prend le temps de s'écouter faire du judo on se rend compte que les gestes techniques quelqu'ils soient, dans un contexte d'apprentissage, de perfectionnement ou de la plus haute performance émettent des sons audibles et reconnaissables.



Ils répondent à des rythmiques musicales dans la pratique des geiko comme le Tendoku Renshu, l'Uchi Komi et la Nage Komi. En compagnie d'expert judoka musiciens comme Didier Janicot, Christophe Gagliano et François Constantin nous avons créé des morceaux à l'aide d'instruments de percussion en fonction des geiko, des familles de mouvement et du niveau de pratique des élèves.



Cette étude menée sur 10 mois fut riche et m'a permis de concrétiser cette vision très originale qui me trottait dans la tête depuis plusieurs années. Elle ouvre de nombreuses directions pédagogiques pour nos enseignements et l'entraînement de nos pratiquants de tous niveaux.

Je pense dans un avenir proche pouvoir faire une publication et poursuivre ces travaux.

Je souhaitais évoquer cette expérience pour symboliser ce que représente pour moi le grade. Quel que soit notre parcours de judoka compétiteur, ceinture noire, champion, professeur, conseiller technique, entraîneur, arbitre, dirigeant, bénévole, il n'est pas une fin en soi mais le prolongement d'une quête sans fin du savoir-faire, du savoir-être, qui nous rend encore plus humble.

Amitiés à tous

Guy Delvingt
8^{ème} Dan
Responsable ETR

QUARTIER LIBRE



Pour bien des sportifs, la valeur du sport est d'abord liée aux valeurs et aux principes qu'il véhicule et qui anime sa pratique, autrement dit, tel qu'ainsi défini, à l'état d'esprit qui le caractérise, que l'on nomme l'esprit sportif.

Ce germe mental, moral, voire spirituel, notamment dans les arts martiaux traditionnels, révèle la dimension culturelle du sport, de même qu'il en émane. Des sports en général, d'ailleurs, pas exclusivement du judo.



Mais de toute évidence, le judo est particulièrement emblématique à la fois de la composante culturelle du sport et de la portée de celle-ci, en termes éducatifs et d'attractivité.

Cependant, si elle n'est pas soigneusement cultivée, la culture judo peut s'effriter et se dissiper.

Il paraît donc nécessaire de l'entretenir et de la développer. Ceci demande un engagement, institutionnel et individuel, assorti de moyens. Car, comme pour toute production, y compris celle de services non marchands, les facteurs déterminants s'accompagnent en synergie les uns les autres, l'un ne va pas sans l'autre, sinon au prix d'une perte d'efficacité, au regard de l'objectif fixé.

En d'autres termes, l'investissement bénévole pour promouvoir et diffuser la culture sportive - en l'occurrence celle de notre sport, ou au travers de celle-ci -, doit en toute logique déclencher l'affectation résolue de moyens financiers, afin justement de contribuer à la valorisation de la pratique sportive, à lui donner du sens. Il ne s'agit donc pas d'un « geste », mais d'une véritable exigence. C'est dire que bénévolat ne suffit pas, ou plus exactement que le bénévolat doit être appuyé par d'autres ressources que lui-même, afin de lui donner toute son efficacité.

L'argent, une part conséquente des ressources disponibles, scelle de la sorte matériellement l'importance exprimée de la culture judo, atteste que la culture fait substantiellement partie intégrante du judo, de même qu'elle en représente un bénéfice essentiel.

Alors, en parallèle de ce simple ressenti, que peut-il ressortir, ponctuellement, de l'observation du développement de la dimension culturelle du judo, pendant plus de douze ans, à l'échelle d'un comité départemental et d'une ligue régionale, de même qu'au niveau fédéral ?

Essentiellement le fait que la prospérité des activités et des actions correspondantes, la réalisation de projets porteurs et stimulants, liés à la culture sportive, est sans doute liée à la conjugaison de conceptions et d'intentions personnelles partagées et convergentes, naturellement et spontanément favorisée par le même état d'esprit, conduisant à une approche commune. A savoir celle - traditionnelle dans ses repères et novatrice dans ses avancées - qui ne se confine pas à la seule administration routinière.



Conscient de la chance représentée par une telle rare harmonie, mais également de sa fragilité, j'y avais une ou deux fois fait référence, pour sensibiliser notre équipe, mais de façon presque furtive, car j'appréhendais que sa seule évocation n'ébranle cette situation favorable.

Au plein sens des mots, rencontre de judokas, dont bien sûr les portraits ne sont ici que sommairement esquissés, artisans dont le travail accompli n'est qu'ébauché à grands traits :



Jean-Gérard Guarino, Claude Roggero, Robert Tendil, Anne-Claire Gourmelon, Stéphane Muzzin

- un haut-gradé, récemment installé dans sa nouvelle région, ancien compétiteur, poursuivant un remarquable parcours de dirigeant, prodiguant avec une vraie générosité et avec simplicité ses compétences de technicien et d'organisateur, de manière toujours amicale et conviviale, en encourageant chacun et en induisant de la sorte un esprit d'équipe ;
- des présidents de ligue ou de comité, anciens ou en poste, également accueillants et chaleureux, à l'esprit ouvert, et d'une authentique bienveillance ;
- une ancienne jeune responsable des publications fédérales, de retour dans le Midi, offrant d'écrire à l'« Encre de Shin », dont la proposition et le professionnalisme permirent de transformer un songe en sympathique et durable réalité ;
- une ceinture noire qui par amitié autant que par amour du judo, se prit sans réserve au jeu de l'aventure commune ;
- les représentants nationaux de la culture du judo - c'est-à-dire de sa nature spécifique -, des ceintures noires et de la formation des dirigeants ;
- des personnalités de premier plan, bâtisseurs et références - morales, techniques et sportives - exemplaires de notre sport, souvent au niveau mondial, nous accordant leur confiance et leur contribution ;
- un grand nombre de judokas s'associant à l'une ou fréquemment à plusieurs de nos animations, lecteurs et pour beaucoup auteurs également du bulletin ;
- judokas de divers pays, champions et dirigeants d'autres sports, responsables du sport universitaire, universitaires des facultés de sport ou des instituts de gestion, personnalités administratives et politiques... considérant avec sympathie notre activité et s'y associant volontiers lorsque nous leur demandions d'y participer, ajoutant encore à sa vitalité.

De fait, un flux d'initiatives nouvelles jalonna le programme habituel et ainsi furent à peu près constamment rythmées les trois olympiades évoquées. Certes, sans doute aurait-on dû faire davantage et mieux, mais peut-être est-on parvenu, à notre modeste échelle, à telle ou telle concrétisation, qui pour humble qu'elle fut n'en traduisait pas moins sincérité, enthousiasme et allant, synonymes de joie et de satisfactions.

Sans doute avec passion, Hiver comme Été, nous baignions donc à peu près constamment dans ce flux de la culture judo, irrigué par toute la diversité de ses sources d'expression :



- Collège puis Conseil des Ceintures Noires,
- Formation et Information des Dirigeants,
- Universités d'Été, ample partenariat avec un master universitaire de management du sport,
- Colloques des Haut-gradés, du Panathlon et du tournoi de tennis de Monte-Carlo,
- Kagami-Biraki,
- Journée des Ceintures Noires, Coupe Yaku Soku Geiko Serge Oudart, commémorations, inaugurations...
- Et bulletin : dix ans, près de vingt numéros, une constante montée en puissance et un potentiel de pérennité évident. Parmi ses dossiers spéciaux : le beau Colloque 2010 des Haut-Gradés, le mémorable au-revoir au judoka évoqué ci-dessus et la genèse du Code Moral, initiative de Bernard Midan, soutenue par ceux qui ont œuvré dans son sillage.

Une telle expérience confirme positivement que le sentiment gratifiant, voire exaltant, lié à un investissement collectif, accompli avec volontarisme et affabilité, en constitue à la fois le moteur et la résultante. La relation humaine de qualité me paraît donc représenter tant la raison d'être latente d'une entreprise que son ferment. Au travers de la réalisation d'un projet transparait le meilleur des échanges sociaux.

Ces propos visent-ils en fin de compte à donner une leçon ? Un autre haut-gradé, ancien champion et actuel directeur technique d'une fédération, avait mis en garde contre cela. J'y ai été d'autant plus attentif que de longue date ce judoka, encore jeune, m'est apparu comme l'un des modèles de notre sport, pas uniquement non plus du fait de son palmarès.

Et j'observe, il est vrai, que l'expression d'un entrain insuffisamment mesuré peut être perçue comme un manque d'humilité, contraire en effet à l'esprit du judo en particulier et du sport en général. Mais parfois elle ne traduit que l'euphorie peut-être naïve de certains moments d'un parcours sportif, même si l'impassibilité demeure sans doute préférable.



Jean-Gérard GUARINO
5^{ème} Dan
Ex-Responsable Master 2 -
Management international du
sport



Le judo, moyen d'éducation et sport olympique...

Je voudrai commencer par exprimer mes craintes mais aussi mes espoirs pour chacun d'entre vous et vos familles en espérant que ce fléau qui nous touche ne fasse pas trop de dégâts.

Le judo se présente sous deux aspects, je crois, soit un moyen d'éducation complet et également un sport de compétition.

J. KANO avait conçu cette discipline comme un moyen d'éducation pouvant agir sur les aspects de la personnalité.

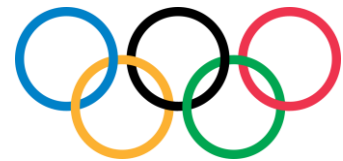
1) Moyen d'éducation complet



L'importance de la formation physique, le développement général du corps du à la pratique d'une multitude de techniques debout et au sol.

Egalement l'action sur la formation du caractère avec l'habitude de l'effort volontaire, le contrôle de soi, la transformation de l'agressivité en combattivité, l'aide mutuelle, et ... en fait, toutes les activités transformant la personnalité du pratiquant.

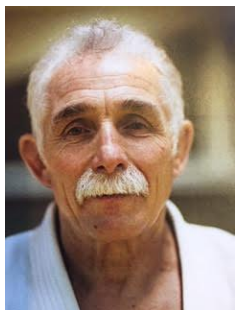
- 2) Le judo sportif, lui, a acquis ses lettres de noblesse en devenant sport olympique, pratiqué dans le monde entier, par des millions d'individus. Cette forme de pratique intéresse les jeunes qui trouvent le moyen de s'affirmer et de se valoriser au milieu des autres en permettant de faire le point sur ses propres possibilités.



En vous remerciant et en vous disant à bientôt sur les tatamis.

Michel CHARRIER
8^{ème} Dan





NOS ANCIENS : LES GARDIENS DE L'HISTOIRE !

Comment évoquer le judo contemporain sans rendre hommage à nos « anciens » souvent appelés de façons diverses : nos pères, nos aîné(es). Qu'importe les termes employés, ils sont les gardiens de l'histoire, celle du judo français.

Si la marche inexorable du temps provoque la disparition de celles et ceux qui ont marqué l'aventure du judo, fort heureusement, bon nombre d'entre nous avons pu croiser la route de ces aînés dans le dojo ou ailleurs. C'est alors une véritable aubaine de pouvoir profiter pleinement de leur présence, de leurs savoirs, de leur mémoire.

Tous ne sont pas forcément des hauts gradés, tous ne sont pas des experts en technique ou en kata, tous ne sont pas d'anciens grands champions ou alors de grands pédagogues.

Non, mais qu'importe, car TOUS ont vécu et œuvré pour l'évolution de la grande épopée du judo français.

Pour les doyens les plus « chanceux », ils ont pu assister aux séances et démonstrations des tous premiers Maîtres et experts Japonais arrivant sur notre sol. Grâce à ces rencontres exceptionnelles, ils sont les témoins d'un autre judo. Ils seront les détenteurs des savoirs et des souvenirs, ils seront les fondateurs de clubs et acteurs de la vie du judo. Ainsi, tous ont su nous transmettre la bonne parole et les bons gestes. Ils nous ont raconté des anecdotes remarquables, nous ont dévoilé des « petits secrets » qui résonnent toujours.

Alors saisissons chaque instant, n'hésitons pas avant que le temps accomplisse son œuvre et nous enlève prématurément nos aînés. Soyons audacieux, faisons-en sorte d'aller « soutirer » et récolter cette moisson du savoir si précieuse à nos yeux. Allons à la rencontre de ces pionniers du judo qui ont encore tant à nous raconter.



Mais n'oublions jamais ce que nous sommes devenus en tant que Judoka. Nous nous devons ce devoir de mémoire. Nous sommes les heureux héritiers d'un trésor inestimable que nous devons, à notre tour léguer à la jeune génération avec ce même enthousiasme et cette même passion qui nous a été transmise !...

Ces quelques lignes n'ont pour but que de veiller à entretenir la flamme d'une bougie afin d'en allumer bien d'autres.

Pierre BLANC
7^{ème} Dan



Le club de Judo = lien social



Le lien c'est d'abord un rapport entre les personnes basé sur l'affection, la relation, l'affinité ou la fraternité.


Le lien social désigne l'ensemble des relations qui unissent des individus faisant partie d'un même groupe social. L'homme est fait pour vivre en société avec le sentiment d'appartenir à un groupe en partageant des valeurs communes leur permettant d'acquérir une identité sociale.

Le judo est un lien social choisi avec d'autres car cette incapacité à subvenir seul à ses besoins pousse chacun à s'associer à des partenaires.

Le club de judo de par sa culture a toujours manifesté ce lien par l'esprit qui l'anime et les principes qu'il fait appliquer à ses adhérents.

Ces liens sociaux se manifestent dans le club par :

- la pratique entre ses adhérents et l'entraide aussi dans la vie de tous les jours
- la compétition et la satisfaction d'appartenir à une identité
- l'organisation de stage en France et à l'étranger

 Mais ces liens sociaux ne doivent pas se limiter au microcosme du club, ils doivent pouvoir s'exporter par des manifestations pour des œuvres caritatives Téléthon, aide à des écoles de judo en pays sous-développé, don du sang, audio description pour les non-voyants sur des manifestations ou gala de judo, aide du club au judo des handicapés moteurs et mentaux.



Beaucoup de clubs associés à leur professeur se reconnaîtront dans ces actions.

J'ai eu la chance d'appartenir pendant plus de quarante ans à un grand club le judo club du Rhône dirigé par Bernard Midan puis Romain Pacalier dont le nombre d'adhérents autour des années 60 atteignit 1200 et qui tissa un tissu social auprès des écoles, des associations et des habitants de ce quartier populaire de la Guillotière à Lyon.

Durant les années 50/60 certains venaient simplement se doucher les appartements ne possédant pas tous une douche

Chaque année les enfants des écoles du quartier avaient des invitations gratuites pour le gala du club qui remplissait les 5000 places du Palais des sports de Gerland.

Le Bal du judo au célèbre Palais d'hiver avec les nombreuses invitations du club qui ne réunissait pas seulement des Judokas a vu J.Hallyday, les Chaussettes Noires, les Chats Sauvages et de nombreuses vedettes pendant de nombreuses années.

Je me souviens avoir personnellement été sollicité avec d'autres partenaires de tapis pour distribuer la soupe aux sans abris dans les caves de l'église Saint Pothin.

Il est probable que j'oublie de nombreuses actions mais tout ceci prouve que le club n'est jamais resté refermé sur lui-même et dans son univers. Il ne s'est pas dérobé devant la mission dont il s'était investi. Nous devons reconnaître que lorsque nous avons poussé pour la première fois la porte du dojo tout ce côté social de la pratique n'apparaissait pas.

La société a changé le judo aussi, les « dojo » disparaissent au profit des salles de sport c'est dommage car beaucoup venait y chercher une rencontre, une opinion, un partage, à toute heure.

Bernard GIRERD
7^{ème} Dan



Georges BAUDOT
(1929–2004/ 7° dan)

& Raymond MOREAU
(1930–2013/ 7° dan)

Une histoire d'amitié et de passion du judo

L'amitié entre ces deux pionniers du judo à pris jours dans le métro lorsqu'ils se rendaient chacun dans l'école professionnelle de la rue des Lilas à Paris. CAP de photo graveur pour Raymond MOREAU et CAP de typographe pour Georges BAUDOT. Après un très bref passage par une salle de boxe, ils s'inscrivirent tous les deux au judo club Pasteur, à Paris, sous la direction de Monsieur Luc LEVANNIER (1923-2018). La passion du judo venait de naître !

Pas encore ceinture noire, ils décident d'ouvrir leur propre dojo. Pour cela, ils cherchent une ville en province car Paris a des loyers déjà très chers. Leur choix se porte sur Clermont Ferrand. Malheureusement, ils apprennent qu'un club vient d'ouvrir ses portes ! Quelque peu désabusés, ils regardent la carte et portent un intérêt tout particulier sur une ville comptant quelques 200 000 habitants à l'époque : Saint Etienne.

Durant l'été 1949, les deux amis passeront leurs vacances à La Talaudière afin de prospecter la région. En octobre 1949 Georges BAUDOT part au régiment et, le 23 octobre de cette même année le Judo Club Stéphanois ouvre ses portes au 12 rue Maringo à Saint-Etienne.

En 1950, c'est au tour de Raymond MOREAU de partir sous les drapeaux. C'est donc Georges BAUDOT qui assure la continuité des cours au Judo Club Stéphanois.

Le nombre d'adhérents augmentant fortement, un deuxième club est créé en octobre 1952 : le Judo Club de la Loire.

En 1954 les deux clubs fusionnent et gardent le nom de Judo Club de la Loire.

Perfectionnistes, les deux hommes veulent en savoir plus sur le judo. Quoi de mieux que d'aller à la source : LE JAPON. Ne pouvant laisser le club vacant, ils décident d'y aller chacun leur tour. Celui des deux restant au club financerait le voyage de l'autre. C'est Georges BAUDOT qui partira le premier le 13 avril 1955. Agé de 25 ans, il embarque sur le bateau « le Cambodge » pour une traversée qui va durer presque deux mois ! Son séjour au pays du soleil levant va durer pratiquement deux ans. Il fréquentera notamment les sensei MIFUNE, DAIGO, TAKAMURA et ABE Ishiro. Avec ce dernier il aura l'honneur de présenter le nage no kata lors des premiers championnats du monde à TOKYO en 1956.

Durant ce temps, à Saint-Etienne, Raymond MOREAU s'active à développer le judo et à le faire connaître dans toute la région stéphanoise.

De retour fin mars 1957, Georges BAUDOT reprend les rênes du Judo club de la Loire. A son tour, le 3 juillet 1957, Raymond MOREAU prend la direction du Japon ; il est alors ceinture noire 3ème dan. Presque



1974 : de Gauche à droite : Georges BAUDOT, Hiroshi MINATOYA, Raymond MOREAU

deux ans plus tard, le 15 mai 1959, il est de retour en France. Durant cette période Japonaise, il aura été un des premiers à filmer le judo japonais sacrifiant parfois le prix de sa nourriture pour financer une pellicule !!! A son retour il est 4ème dan et intègre très rapidement l'équipe de France pour devenir international.

Ces deux professeurs exceptionnels ramenèrent du Japon des méthodes d'enseignements acquises à la source même d'une discipline qui venait pratiquement de naître sous le génie de Maître KANŌ Jigōrō.

Leur amitié, leur connaissance profonde du judo feront d'eux des passionnés avec des styles différents, des tempéraments différents, des approches différentes mais tellement complémentaires !

Raymond est l'artiste, le magicien, le styliste.

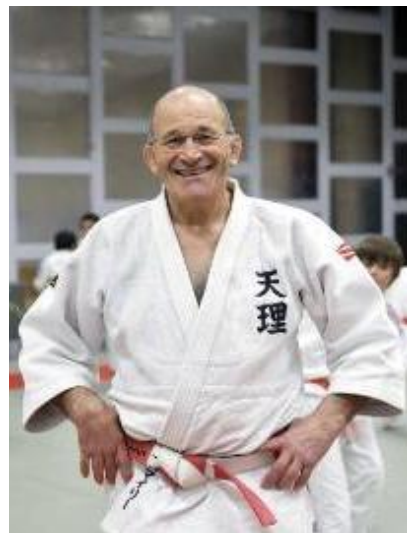
Georges est le pédagogue, grand technicien, auteur de plusieurs ouvrages et formateur hors-pair (il est à l'origine de l'école des cadres de Lyon et a formé plus de 300 professeurs diplômés).

Les effectifs grandissants, les résultats en compétition et la qualité de l'enseignement prodigué par les deux professeurs font que le judo à Saint-Etienne devient très vite reconnu localement, nationalement et même internationalement. Le nombre d'experts Japonais et autres champions venus à Saint-Etienne est impressionnant ; Plusieurs pages ne suffiraient pas à en faire une liste exhaustive !

Il est certain que sans Georges BAUDOT et Raymond MOREAU le judo se serait inévitablement implanté à Saint -Etienne. Par contre, nous pensons sincèrement qu'il n'aurait pas eu cette renommée sans ces deux précurseurs. Leur générosité et leur rayonnement a très grandement participé au développement du judo dans cette cité minière et ses alentours.

Il va sans dire que nombres de vocations ont été suscitées grâce à ses deux hommes d'exception ! Les deux auteurs de ce modeste récit en font partie !

Le 23 septembre 2019,
Guy SMAILI, 7^{ème} Dan, Stade Clermontois (63)
Marc PÉRARD, 6^{ème} dan, JC Pierre-Bénite (69)



Evolution du judo au féminin des années 60 à nos jours

Le parcours de Pascale PIERROT-CRACCO

Voilà plus de 52 ans que j'ai commencé le Judo. Successivement ou parallèlement compétitrice, dirigeante, enseignante, arbitre, juge, formatrice et à présent, membre de l'académie française du Judo, j'ai vécu le Judo sous toutes ses formes et trouvé dans chacune beaucoup de plaisir et d'épanouissement.



C'est pourquoi, lorsque Robert TENDIL m'a proposé d'écrire un papier dans sa revue Encre de Shin, sur l'évolution et les spécificités du judo féminin, je me suis mise au travail sans hésiter, afin d'apporter ma contribution, sous une forme anecdotique, à la connaissance de l'évolution du judo féminin au cours des cinquante dernières années.

Cette démarche s'inscrit dans l'esprit de transmission et de partage qui fait la force de notre discipline.

C'est l'exemple de ma sœur, de 4 ans ½ mon aînée, qui m'a incité à franchir le pas ou plutôt la porte d'un Dojo.



Ma sœur se comportait à la maison comme à l'école, comme un véritable « bulldozer », dixit mon père, chef de chantier. Pour l'adoucir un peu, il lui proposa de faire de la danse ou de la gymnastique, alors très en vogue auprès des filles et de leurs parents, dans l'objectif d'acquérir grâce, souplesse et affirmation de soi.

Ma sœur répliqua, tout de go, qu'elle préférait pratiquer le Judo. Sa préférence n'était sans doute pas étrangère aux démonstrations de judo auxquelles nous avons eu l'occasion d'assister. Ces démonstrations se déroulaient alors en plein air, sur un podium, à l'occasion de la fête municipale, ou en intérieur, dans une salle de cinéma lors de la fête de fin d'année des associations sportives. Le club local, très dynamique, se montrait également lors des défilés de carnaval, les jeunes judoka en judogi, défilant dans les rues.

J'avais 9 ans, j'étais très menue et timide. Le Judo avait un côté mystique et original qui m'attirait beaucoup. J'étais également attirée par l'efficacité de techniques permettant de se défendre sans développer beaucoup de force. J'insistai donc auprès de mes parents pour suivre ma sœur et rejoindre le club de judo local.



Lorsque je suis montée sur le tatami pour la première fois, au club de Mirecourt, dans les Vosges, nous n'étions que 5 filles, parmi plus de 100 garçons. J'étais la plus jeune de tous. Le club faisait alors intervenir Henry Mennessier, enseignant de Nancy. Celui-ci passa rapidement la main à un de ses élèves, enseignant fraîchement diplômé : Daniel Denadai.

La salle était installée dans une ancienne fabrique de bonbons, tellement exigüe qu'il y avait même un pilier en plein centre du tatami, enveloppé de mousse, tout comme les murs. Il n'y avait aucun espace entre les murs et le tatami. Le plafond, très bas, ne permettait pas de pratiquer de belles techniques aériennes. Le tatami était posé sur un plancher, lui-même soutenu par des pneus de voiture. La salle était chauffée par un poêle qui dégageait une forte odeur de fuel en hiver, pour autant que le fuel ne gèle pas à cause des températures extrêmement basses.



Chaque salut de fin d'entraînement était l'occasion de s'entraîner à pousser le Kiai. Au fil du temps, j'ai compris ce que cet exercice m'avait apporté. Ce cri qui sortait de l'abdomen, apportait un complément d'énergie lors de l'effort. Il provoquait chez l'adversaire une sorte de paralysie et me permettait alors de réaliser ma technique avec plus d'efficacité. Il m'a fallu tout de même deux bons mois pour réussir à produire un Kiai digne de ce nom et ne plus entendre mes voisins chuchoter : «Quelle voix de pucelle !».

Ma première veste de judogi imposée avait une particularité spécifique aux féminines, à savoir qu'elle était cousue, de l'échancrure jusqu'en bas. Ainsi, elle apportait toute la pudeur nécessaire pour s'entraîner avec les garçons. Mais ceux-ci étaient avantagés dans la prise de kumi kata, parce que les vestes des filles ne pouvaient s'ouvrir.

Toutes les techniques de judo portaient un nom français, selon la traduction de Maître Kawaishi. Sans doute pour être plus accessibles aux pratiquants. C'est sous cette forme que j'ai appris leur nom, comme par exemple : « 11ème de hanche » pour « o goshi ».

Reflet de la société et des préjugés attachés au sexe dit « faible », le Judo féminin accusait un retard d'au moins 25 ans. N'oublions pas que les femmes ont obtenu le droit de vote en 1944, près d'un siècle après les hommes.



Notre professeur nous emmena rapidement participer à des rencontres inter-clubs, et bien évidemment, on nous faisait combattre contre des garçons, puisqu'il n'y avait pas assez de filles. Aussi, j'ai vite dû m'adapter, en perfectionnant mes techniques et ma rapidité, pour avoir une chance de vaincre plus grands et plus forts que moi.

Je me souviens, un jour, d'être allée à Contrexéville pour disputer un petit tournoi de secteur. Les combats étaient mixtes, toutes catégories de poids confondues. Le seul critère de regroupement était celui de l'âge. J'avais 12 ans et pesait une plume. Au deuxième combat, je me retrouve face à un colosse, un garçon que tout le monde appelait « bouboule ». Il semait la terreur, tant il avait le don d'arracher ses partenaires en maki komi, pour ensuite les étouffer au sol. Il pesait 14 kg de plus que moi. Après m'être fait secouer quelque peu durant les premières secondes du combat, je trouvai l'occasion de le balayer en de ashi barai, avec une rapidité incroyable, et il tomba d'un bloc. Ippon ! C'est à ce moment-là que j'ai eu le déclic de la compétition. Cela m'a permis de sortir plus facilement de la maison, de rencontrer tant de personnes différentes. C'était une forme d'émancipation que ma sœur n'a pas connue, parce qu'elle ne pratiquait pas la compétition.



Rapidement, on me surnomma « le diable en personne ». J'étais un feu follet insaisissable, tant en combat debout qu'au sol. Cette adrénaline positive m'a permis de vaincre ma timidité, mais aussi de gagner le respect de mes adversaires.

Arrivée à l'âge de participer aux championnats fédéraux officiels, je me suis positionnée, d'ailleurs, durant toute ma carrière de compétitrice, dans la catégorie – 52 kg. Grande et légère, je gagnais mes combats en trente seconde, tout au plus une minute. De ce fait, je pouvais, sans fatigue, poursuivre mon parcours jusqu'à la finale.

J'ai également participé à de nombreux stages, exclusivement féminins, dans les CREPS de Nancy principalement, mais aussi Strasbourg et Wattigny. Notre Conseiller Technique Régional de Lorraine, Michel Avignon, a beaucoup développé le judo féminin dans notre ligue de l'EST, qui regroupait alors la Lorraine et l'Alsace. En effet, ces deux régions ne faisaient qu'une, avant que chacune n'acquiert une existence propre en 1974.

Lors de ces stages, nous avons longuement travaillé le Ju No Kata, forme Miwako Lebihan, au CREPS de Nancy, en compagnie notamment de Christiane Herzog qui venait de Strasbourg. Tout d'abord, nous disputons les coupes techniques kata et allions à Coubertin, présenter le Ju No Kata devant Paulette Fouillet, Josiane Litaudon et Shozo Awazu.

Ensuite, Michel Avignon nous entraîna à la compétition judo, toujours entre filles, avec des activités complémentaires comme le trampoline et le rugby. Le trampoline pour l'aisance à s'élever dans les airs, donner l'envie d'explorer de nouveaux horizons, et le rugby pour le contact et la persévérance.



Jean-Pierre Hansen

Le président de ligue de l'époque, Jean-Paul Hansen, père du champion Jean-Pierre Hansen, nomma une déléguée féminine de Lorraine, en la personne d'Annie Masson, pour coordonner les stages, coacher et accompagner les filles dans leur pratique. Soucieuse de la cohésion et de groupe et du renforcement de l'esprit de compétition, Annie n'hésitait pas à nous emmener à Paris, Arlon ou ailleurs, avec sa DS break et à ses frais

Par la suite, le comité des Vosges fit de même en désignant une déléguée féminine départementale en la personne de Nicole Chagué, première enseignante féminine des Vosges.

J'avais 18 ans quand Nicole me proposa de me passer le flambeau, ce que j'acceptai volontiers.

Lors d'un stage sportif, notre CTR me demanda de faire un randori avec Christiane Herzog, de 10 ans mon aînée. Nous combattions dans la même catégorie de poids. Je plaçai mon tokui waza, harae goshi, avec une efficacité qui l'a surprise. Elle qui côtoyait depuis tant d'années les podiums à haut niveau, venait de tomber face à une inconnue ! Grand mal me prit car, lorsque je la rencontrai deux mois plus tard à Coubertin, lors d'un championnat de France, elle ne fit de moi qu'une bouchée, me terrassant en quinze secondes. Je me suis alors contentée de disputer la place de 3ème contre Pascale Doger qui me battit également. C'est à ce moment-là que les championnats d'Europe se sont enfin ouverts aux féminines, et Christiane a été sacrée championne d'Europe en 1975.

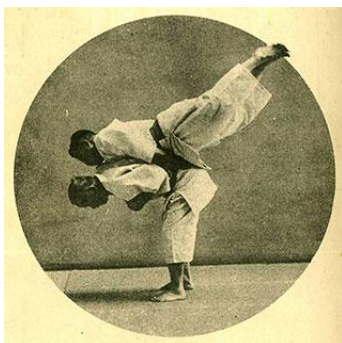


Christiane Herzog

Note CTR estimait à juste titre que nous devions également nous initier à l'arbitrage pour affiner notre stratégie dans les combats. Il incita donc les filles à passer leur titre d'arbitre, et c'est comme cela que naturellement, je m'engageai dans cette intéressante filière, jusqu'à pratiquer au niveau inter-régional, durant plus de 25 ans, en compagnie d'une demi-douzaine de comparses.

Michel Avignon se déplaçait facilement dans les clubs pour apporter aux féminines un enseignement complet et varié, de la technique à la compétition, et même à la self-défense. A ce sujet, il nous apprenait comment agir sur les points vitaux, pour vaincre facilement son adversaire. Il s'agit de méthodes efficaces, sans beaucoup d'effort, et avec le maximum d'efficacité, comme le prône si bien Jigoro kano.

Le Kime No Kata se pratiquait avec de vrais katana. Et il arrivait de voir un crâne ou un bras ensanglantés de temps à autre. Les armes étaient souvent très lourdes, si elles n'avaient pas été fabriquées au Japon.



La perspective de passer un jour la ceinture noire me vint tout naturellement à l'esprit. Seulement, il fallait attendre l'âge de 18 ans pour la passer en technique. Contrairement aux garçons, qui avaient la possibilité de la passer à 16 ans, en compétition. En effet, nous n'étions pas suffisamment nombreuses pour composer des poules complètes de 5 combattantes et il n'y avait pas de compétition pour nous. Dans notre programme technique, nous avions la première série du Ju No Kata, alors que les garçons passaient le Nage No Kata par la voie compétition.

Pourquoi le Ju No Kata, kata de la souplesse ? Il faut se rappeler qu'au Japon, on donnait à travailler ce kata qui rappelait des exercices de gymnastique, exclusivement aux femmes, plus souples que les hommes.

Ma première ceinture noire portait un liseré blanc, comme au Japon, signe distinctif de la femme. J'ai conservé ce liseré blanc sur mes ceintures jusqu'au 3ème dan.



Avec cette ceinture noire « en poche », nous pouvions alors envisager, toujours encouragées par notre CTR, de suivre les cours de l'école régionale des cadres au CREPS, dans la perspective du brevet d'état. C'est comme cela que tout naturellement, dès l'obtention du 2ème dan, j'enchainai avec l'examen dit « tronc commun », puis l'épreuve spécifique Judo du BEES1.



Le programme comportait alors des exercices concernant les shiatsu et les kuatsu. J'ai toujours plaisir à pratiquer ces techniques, de temps à autre, lorsque l'occasion s'en présente, sur et en dehors du tatami. Quelle efficacité, à comparer aux méthodes de secourisme que j'avais apprises par ailleurs !

Parallèlement, le Président du comité des Vosges, Bernard Thomas, qui fut aussi mon professeur à Mirecourt, me proposa de présenter ma candidature, lui-même n'étant plus en mesure de mener de front la présidence et ses obligations professionnelles. J'étais encore jeune, encore combattante et étudiante en informatique, mais j'acceptai. Je fus élue en 1985, et conservai ce poste durant 5 mandats.

Sur des territoires parfois minés, il fallait montrer que nous étions capables de nous élever à la hauteur des hommes et démontrer que nous savions de quoi nous parlions. Chacune à sa mesure et grâce à de fortes personnalités comme Christiane Herzog, Josiane Litaudon, Paulette Fouillet et Brigitte Deydier, nous y sommes parvenues.

Les signes distinctifs ont disparu, et le pourcentage des licences féminines a fortement augmenté. Au cours des années 1970-1980, les Vosges comptaient 27% de licenciées féminines.

A présent, les stages et entraînements sont mixtes, les compétitions internationales sont accessibles sans distinction de genre, les postes à responsabilité commencent à s'équilibrer. J'apprécie fortement cette ouverture. La différence et la complémentarité des sexes font la richesse de notre discipline sportive et du genre humain.



La pratique du Judo Jujitsu, m'a entièrement construite. Le code moral, inculqué dès le plus jeune âge, nous a donné une ligne de conduite, dans le respect de valeurs si précieuses de nos jours. J'ai eu la chance de suivre un parcours haut en couleurs, d'avoir un époux qui enseigne également notre discipline à ses heures perdues. Il est actuellement président du club du Dojo Mirecurtien. Notre fils, licencié à la FFJDA dès sa naissance, âgé actuellement de 28 ans, n'a pratiqué que quelques années. Cependant, imprégné de notre culture Judo, il s'adonne avec passion à son métier, dans l'événementiel et la magie, avec une grande ouverture vers les autres, une exigence et un perfectionnisme que nous rencontrons rarement de nos jours chez les jeunes.

J'espère, en tout cas, que ce récit vous aura apporté un complément de connaissance sur l'évolution de notre discipline et vous aura montré à quel point le Judo constitue une école de vie, enrichissante et passionnante !

Pascale PIERROT-CRACCO

6^{ème} Dan

Membre de l'Académie Française du Judo



J. P MORATO, 5^{ème} Dan, raconte...

Né dans le pays des traditions et des jolies choses, les origines du JIU-JITSU et du JUDO, sont entourées de délicieuses légendes.

On raconte que M. Shirobei AKIYAMA avait étudié en Chine l'art de terrasser un adversaire et aussi de ressusciter les personnes apparemment mortes. A son retour au Japon il voulut transmettre ce qu'il avait appris à quelques élèves, mais le succès ne fut pas brillant, ses disciples le quittaient les uns après les autres.

Très affecté par cet état de choses, il se plongea, dit la légende dans un recueillement de cent jours. Un matin au cours d'une promenade méditative, alors que la neige était tombée en abondance au cours de la nuit et des jours précédents, il remarqua que de nombreux arbres avaient leurs grosses branches brisées par le poids de la neige, tandis que les branches d'osier sur laquelle les flocons s'accumulaient pliaient docilement sous la charge, mais se redressaient victorieusement après s'être débarrassées de ce poids superflu. Ce phénomène l'impressionna fortement, et s'inspirant de ce principe de souplesse il créa une école de JIU-JITSU qu'il appela « Ecole du courage de l'osier » dont le principe était:



« Céder d'abord à la force adverse, puis la détourner contre lui ».

Désormais, la raison du plus fort ne sera pas la meilleure.

A travers beaucoup d'autres légendes, il semble que le JIU JITSU fut pratiqué depuis le début de notre ère; Il existait au temps de la féodalité japonaise une grande variété d'exercices guerriers !

On dit que les SAMOURAI, recevaient, lors de leur sacre, deux sabres des mains de leur Empereur. Un très grand (KATANA), le deuxième beaucoup plus petit (TANTO). Le premier devait servir exclusivement pour défendre son Empereur, quiconque l'utilisait en d'autres circonstances était banni et déshonoré. Le deuxième sabre ne devait servir que pour se punir. En effet, lorsque le guerrier avait commis une faute ou perdu un combat, il s'estimait déshonoré, et il ne lui restait plus qu'à se faire SEPUKU (Hara-kiri), c'est à dire s'ouvrir le ventre à l'aide du 2ème sabre. .

Dans ces conditions, il ne restait aucune arme au SAMOURAI pour sa défense personnelle, les temps n'étaient pas sûrs, les guerriers étaient souvent obligés de parer à des attaques de bandits, et comme ils devaient être toujours les plus forts et en toutes circonstances, ils inventèrent, aidés en cela par de vieux sages, des séries de « techniques » qu'ils gardaient jalousement secrètes.

Aussi étaient-ils capables de maîtriser un ennemi avec ou sans armes.

Même si la souplesse et l'art du déséquilibre s'intègrent dans l'esprit du judo, ce sport est avant tout l'héritage de beaucoup d'autres techniques qui ont été inventées et se sont développées au cours des guerres féodales japonaises. Pendant 400 ans, les samouraïs ont porté l'art du combat individuel à un degré de perfectionnement et de raffinement unique au monde. Jusqu'en 1868, ce pays isolé du monde extérieur, a été un fantastique laboratoire de recherches dans l'art du combat à mains nues. Les découvertes et les expériences acquises sur les champs de batailles ont été ainsi transmises par voie orale de génération en génération.



Malgré l'aspect féroce de ces guerres civiles, les guerriers samourais observaient cependant, avant d'en venir aux mains, toute une série de règles de politesse. Ils annonçaient leurs noms, ceux de leurs ancêtres et leurs hauts faits d'armes. Après le combat, le vainqueur complimentait souvent le vaincu pour sa bravoure... avant de le décapiter.

De ces mœurs barbares affublées d'une politesse diabolique, il reste aujourd'hui cette étiquette qui veut, par exemple, que deux judokas se saluent avant et après le combat.



Les Saluts au JUDO...

Shomen Ni Rei... Saluez le Fondateur;
Sensei Ni Rei... Saluez le Professeur;
Otagai Ni Rei... Saluez les autres Judokas;

Mais vint la restauration Impériale et avec l'usage des armes à feu sur les champs de bataille le JIU-JITSU et le sabre furent abandonnés au profit d'armes et de tactiques de combat modernes. Le JIU-JITSU tomba en désuétude et les vieux maîtres, qui ne voulaient pas abandonner leur salle et espéraient toujours un renouveau, en vinrent à s'exhiber dans les foires pour gagner leur vie.

Toutes ces techniques dites de Jiu-jitsu et ces traditions guerrières s'apprêtaient à tomber dans l'oubli quand, ...

...JIGORO KANO inventa le JUDO.

Jean-Pierre. MORATO
5^{ème} Dan

礼

Rei

Un club, une histoire

JUDO CLUB RHODIA VAISE



Son Président raconte :

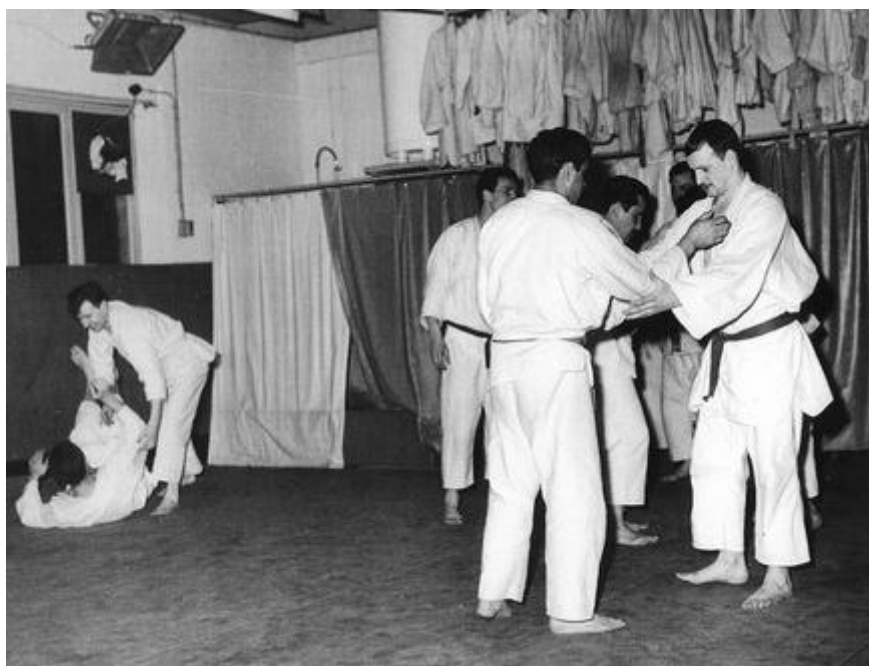
Jean-Louis BOSC
2^{ème} Dan

Le Judo Club Rhodia-Vaise est une émanation des activités socioculturelles du comité d'entreprise de l'ex société de fabrication textile : Rhodiaceta du holding Rhône-Poulenc à Lyon Vaise, d'où sa dénomination. Il fut fondé en 1959 à l'initiative de deux sportifs employés au sein du groupe industriel : Messieurs Henri Pâtissier et Garigan.

Ceux-ci pratiquaient au Judo Club du Rhône avec Maître Bernard Midan, un pionnier du judo lyonnais. Ils contactèrent une ceinture noire de ce club : Jean Gros, employé également à la société. Celui-ci devint le premier professeur du Club. Ce judoka de compétition recruta dans un premier temps parmi les employés de Rhodiacéta.

Les premiers à monter sur le tapis en octobre 1959 furent :

Robert Cecconi, Rodolphe Dresler, Bernard Dumas, Garigan, Henri Pelissier , Joseph Perruchi , Marcel Planche, Serge Vieu, Henri Pâtissier (le président) et Gabriel Debard (le secrétaire).



Ainsi naissait le premier dojo sommairement installé au premier étage d'une construction vétuste située en face de la fabrique.

Ces " pionniers " gardèrent toujours la nostalgie de cette salle qu'ils appelaient le " grenier ". C'est là qu'ils apprirent leurs premières chutes et découvrirent les premiers mouvements du Judo.

La longue aventure du Judo au C.R.V. commençait !...Les inscriptions augmentèrent rapidement en s'étendant sur la population des alentours.

Dans la décennie 1960, les noms des anciens apparaissent :

Michel China, Henri Ferrand, Robert Tendil, Jean Jacques Bouillon et son frère Pierre, Alain Chambefort, les frères Bêche, M. Vacher, Marcel Royer et son fils Patrick, Louise Guy et son fils Marc, Michel Maudru, Maurice Chetail.



En 1965, le premier Challenge de Judo est organisé à l'initiative de Gabriel Debard qui vient d'être nommé ceinture noire. Il fut arbitré par l'instructeur régional d'arbitrage, Roger Bascobert, qui allait devenir arbitre mondial.

En 1968, Michel Maudru remporte le titre de champion universitaire en mi-lourds.

Pour son 4ème Challenge, le Club aligne une équipe dirigée par Joannès Blachon et composée de : Maurice Chetail, Michel Maudru, Modrin, Jean-Jacques Bouillon, Henri Ferrand, Gabriel Debard.

En 1969, le Club Rhodia-Vaise a invité un grand club d'Ile de France, Le Raincy – Villemomble, champion de France en seniors et en juniors avec ses internationaux.

Au passage de grades de mars 1969, Gabriel Debard, 20 points termine son 2ème Dan et devient ainsi le premier nommé du Club après avoir été la première ceinture noire.

Au cours de cette décennie arrivèrent au Club les " jeunes ", qui pour certains, allaient s'illustrer sur les tapis de notre Inter-Région Centre-Est et jusqu'au Championnat de France. Nous pouvons citer :

- chez les filles : Catherine Pillot, Anne Rabut, Catherine Cimorra,
- chez les garçons : Frédéric Feuillet, Christian Perroux, Jean Luc Ladrat, Max Venet, Pierre Bouillon, Jacques André, Franck Grange, Marc Louise, Michel Astier.

En 1972, le " grenier " fut abandonné pour un nouveau Dojo situé dans le parc de verdure du C.R.V., 156,avenue Barthélémy Buyer dans le quartier de Champvert entre Vaise et Tassin.



En 1973, Gabriel Debard obtient son 3ème Dan. Il obtient également le Brevet d'Etat 2ème degré. Celui qui fut un des " pionniers " devient le Professeur du Dojo. Le président du Club Rhodia-Vaise intervient lors de la remise du diplôme.

Robert Tendil, excellent technicien, doté d'un remarquable " esprit judo "et Gabriel Debard obtiennent le grade de 4ème Dan et sont tous deux félicités par le président du C. R. V., Robert Astrua.

Ce dernier devait diriger l'ensemble du Club Rhodia-Vaise durant plus de 20 ans avec une compétence et un discernement exemplaires.

A partir des années 80 le club se distingue lors de compétitions individuelles avec notamment ; Catherine Pillot, Catherine Cimora, Frédéric Feuillet, Thierry Marciano et par équipe avec les juniors et les seniors.

En 1987, le Dojo de Champvert s'agrandit. Il est alors baptisé au nom de son professeur cofondateur, Gabriel Debard et inauguré à cette occasion par le Dr Genety, Adjoint aux Sports de la Ville de Lyon et par le Maire du 9ème arrondissement Roger Fenech.

C'est dans cette décennie que rentra au Club une 'génération' de benjamins / minimes qui resta fidèle au Dojo pour de nombreuses années

En 1995 Frédéric Bosc, le fils du Président actuel, voit son assiduité récompensée par l'obtention du Brevet d'Etat. Il deviendra ainsi un des professeurs du club.

Frédéric Bosc obtient son grade de 3ème Dan en compétition.

Gabriel Debard, après avoir présenté la prestation sélective pour l'obtention du sixième dan à l'I.N.S.E.P. à Paris, peut désormais porter la ceinture rouge et blanche des hauts gradés du Judo. A cette occasion, Michel Charrier, Romain Pacalier et Georges Baudot, les septième Dan du Lyonnais, lui remirent sa nouvelle ceinture au Dojo du Club, en présence de tous ses élèves entourés par les hauts gradés du Lyonnais et de nombreuses ceintures noires. L'Adjoint aux Sports de la Mairie, Marc Feuillet.

En 2000, Valérie Mazzola, la dévouée secrétaire du Club, avec son partenaire Joël Schembry, obtient sa ceinture noire.

Max Venet réussit l'examen du Brevet d'Etat, ce qui lui permet de devenir un des professeurs du Club.

Au grand plaisir du président Jean-Louis Bosc et de son équipe, le succès de l'inter club impose son organisation à la salle des sports de la Duchère. Il fallait en effet une salle permettant d'accueillir en toute sécurité les 500 enfants des 27 clubs de la région.

En Octobre, le Judo Club Rhodia Vaise fêtait son 40ème anniversaire en présence de l'Adjoint aux Sports, Marc Feuillet.

Les présidents successifs du Club étaient invités : de Henri Patissier, Daniel Sauvet, Claude Dussère, Michel Duport à notre président actuel, Jean-Louis Bosc. De nombreux anciens étaient présents.

En 2019 le club investi dans un nouveau tatami jaune et bleu sur plancher amortissant, ainsi le Dojo est tout neuf, puisque la ville a refait le toit et l'isolation deux ans plus tôt. Il est aujourd'hui bien loin le temps où les judokas du Club débutaient entre les murs du " grenier ", le bien modeste Dojo de la rue Gorge de Loup. Ils se réjouiraient sans doute de voir en moyenne 180 judokas encadrés par des professeurs formés au Club.



Le témoignage, d'un petit judoka devenu grand,



Fred BOSC
5ème Dan

1980, c'est la date où j'entre pour la première fois dans le dojo. Mon père, Jean-Louis y pratiquait déjà le Judo. Moi j'étais petit, je faisais de la gymnastique. Je n'avais pourtant pas une morphologie pour y faire de belles choses.

Motivé par ce que j'entendais à la maison, sur cette activité dont je ne connaissais pas grand-chose, je passais la porte. Accompagné par mon père, je découvre cette espace. Un homme solide se tenait là. Maître DEBARD.

A cette époque une moquette marron protégeait les murs, une grande bâche en coton vert avec un rond rouge au centre recouvrait le tatamis. Nous étions une vingtaine d'enfants du même âge à peu près dans ce cours. On rigolait bien avec les autres enfants certains n'ont fait que passer, d'autres sont encore mes amis aujourd'hui.

Maître DEBARD était un passionné, il savait nous captiver avec ses anecdotes. Gaby adorait la compétition, il était passionné avec une faculté extraordinaire à transmettre cette passion. Tout autour de lui était Judo. A cette époque il était 4ème Dan. Il participait et organisait des stages, toujours à la recherche de progression. Avec pour objectif de faire un jour parti, des hauts gradés.

Parmi les adultes, il y avait d'illustres combattants placés dans la région et sur le national, qui nous donnaient envie de grandir et de pouvoir, un jour se confronter à eux.

Il était aussi arbitre National et formateur régional. C'est une fonction qui est toujours restée très mystérieuse pour moi. Au dojo il en parlait très peu ou plutôt pour nous raconter des combats qu'il avait vu. C'est en minimes, que j'arrive au cours adultes et je découvre la difficulté des combats longs et engagés mais également le plaisir des randori avec les plus gradés.

Un petit peu à l'écart, il y avait Robert TENDIL, discret, il intervenait régulièrement pour des détails techniques. Toujours redoutable en Ne Waza, combien de balayage on a pu prendre. Des années magnifiques se sont enchaînées. Plusieurs ont changé de région, de travail, des études, et se sont éloignés.

La maladie, notre sensei est malade, le cancer la fait tomber. Les anciens prennent les cours, le club survit, mais rien n'est pareil. Gabi, lui, reste obstiné, combatif et quelques temps après, est de retour sur le tatami. Il a perdu 20 kg et garde une grande difficulté à parler. Il reprend les cours.

Je crois que c'est à ce moment là que je décide de suivre le chemin de l'enseignement. On était déjà plusieurs à se relayer pour être Uke les mercredi après midi avec les enfants. C'est en septembre 1993 que je rentre à l'école des cadres de Lyon dirigée par Mr BAUDOT, un enseignant d'une rigueur incroyable dont je garde un souvenir précieux. C'est presque tous les week-ends durant 2 ans que je suis cette formation. La deuxième année Mr Pierre BLANC nous rejoindra pour notre formation. Il sera le suppléant de Mr BAUDOT. Diplômé en juin 95 c'est à la rentrée de septembre que Maître DEBARD me laisse diriger les cours des enfants du mercredi. Souvent présent et très paternel, il vient faire passer les grades aux enfants. Après toutes ses années de combats contre la maladie et d'effort à trouver des partenaires disponibles, lui aussi changera de grade. Il obtient son 6ème Dan. Il dirigera les cours adulte jusqu'en 2000. C'est à la fête du club, en juin qu'il annonce le passage de relais ...



Responsables de la publication : Robert TENDIL et Jean Gérard GUARINO

Nous remercions d'avoir participé à cette renaissance : Anne-Claire GOURMELON, Robert TENDIL, Jean-Pierre TRIPET, Guy DELVINGT, Jean Gérard GUARINO, Michel CHARRIER, Pierre BLANC, Bernard GIRERD, Guy SMAILI et Marc PÉRARD, Pascale PIERROT-CRACCO, Jean-Pierre. MORATO, Jean-Louis BOSC, Frédéric BOSC

Photos : FFJDA, Comité du Rhône, Judo Club Rhodia Vaise, les auteurs des articles et Olivier MISTRAL

Ont participé à la publication : Valérie MAZZOLA et Jean-Louis BOSC

Tous les numéros d'encre de Shin sont consultables sur le site <https://www.judo-crv.com>

**Le n°20 est en préparation...
Prêt ? A vos plumes !**